



La Peau de chagrin : l'œuvre, le parcours

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*

Parcours : « Les romans de l'énergie : création et destruction »

Liens avec le programme

« Entre les bornes fixées pour chaque objet d'étude, le programme national, renouvelé par quart tous les ans, définit trois œuvres - parmi lesquelles le professeur en choisit une - et un parcours associé couvrant une période au sein de laquelle elle s'inscrit et correspondant à un contexte littéraire, esthétique et culturel. L'étude des œuvres et des parcours associés ne saurait donc être orientée a priori : elle est librement menée par le professeur.

L'étude de l'œuvre et celle du parcours sont étroitement liées et doivent s'éclairer mutuellement : si l'interprétation d'une œuvre suppose en effet un travail d'analyse interne alternant l'explication de certains passages et des vues plus synthétiques et transversales, elle requiert également, pour que les élèves puissent comprendre ses enjeux et sa valeur, que soient pris en compte, dans une étude externe, les principaux éléments du contexte à la fois historique, littéraire et artistique dans lequel elle s'est écrite. » (Programme de français de première des voies générale et technologique).

La Peau de chagrin de Balzac et son parcours associé « les romans de l'énergie : création et destruction » sont inscrits au programme national de la classe de première générale, pour l'objet d'étude Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle, à compter de la rentrée 2022.

Parue en 1831, *La Peau de chagrin* est une œuvre qu'on qualifiera volontiers de romantique. Si le héros romantique est celui qui, privilégiant l'individu sur la société, est capable de déployer singulièrement une énergie hors du commun pour s'en affranchir – à l'instar de Julien Sorel (*Le Rouge et le Noir* paraît fin 1830) –, alors Raphaël de Valentin est de cette trempe : il consacre ses premières années à la rédaction d'un « Traité de la volonté » qui exige de lui des efforts continus, relevant d'une forme d'ascétisme philosophique. Le roman de Balzac oppose ainsi deux puissances contradictoires : celle de la création et de l'effort — qui aurait pu permettre à Raphaël de faire œuvre — et celle de la « dissipation » des énergies qui prend des formes variées : jeu, orgie, débauche. Tel est le « système dissipationnel » prôné par Rastignac qui représente parfaitement bien le « désenchantement » de la génération romantique.

Tout semble affaire d'énergie dans le roman balzacien. Mais l'individu seul n'est pas en cause, il est en prise avec le monde : élargissant à l'ensemble du corps social une physique humorale que la médecine d'antan attachait à l'individu, le romancier pense une société perpétuellement consumée et renouvelée entre les moteurs du VOULOIR et du POUVOIR. « *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit » avertit l'antiquaire dès le début du livre. Que tous les personnages de *La Peau de chagrin* se soumettent à cette Loi, à des degrés divers, c'est ce que l'on pourra étudier dans cette fable moderne où la psychologie s'efface derrière les mouvements de fond : dans un ballet incessant de désirs, d'ambitions, de déconvenues et de vanités régies par l'argent, seule dynamique universelle, tout n'est que déplacement, échange, transformation de la même quantité de puissance. Si des fortunes se thésaurisent, c'est pour mieux se dépenser et se contracter ailleurs. C'est la Loi dont Raphaël fera cruellement l'expérience.

Le « parcours » tel que défini dans les programmes de français au lycée articule l'étude de l'œuvre à celle des contextes historiques et génériques qui permettent de la situer, en ouvrant la réflexion des élèves aux champs de forces littéraires, culturels, politiques et axiologiques qui traversent l'œuvre. À travers l'étude de *La Peau de chagrin* et de son parcours associé « Les romans de l'énergie : création et destruction », il s'agit de saisir ce motif proprement romanesque de l'énergie, en mesurant que, s'il préexiste à Balzac, celui-ci est sans doute le premier à dépasser le seul point de vue moral. Le pôle de la création, celui de la destruction produisent un écosystème dont la puissance narrative distend et rétracte à loisir les bornes du « roman réaliste ». La Peau – objet talismanique et image en abyme du roman – constitue de ce point de vue l'épreuve comme le point limite du genre. Dès lors, ce qui se crée et se détruit, voilà une des questions à laquelle s'attache singulièrement la plasticité du genre romanesque. Entre création et destruction, à la suite de Julien Sorel ou de Raphaël de Valentin, tant de héros aux prises avec le monde, ses résistances, ses possibles, s'y dissiperont ou s'en fortifieront ! De cette consommation de l'énergie, la fiction tire sa valeur et le romancier son plaisir. Roland Barthes dans un article célèbre¹ envisageait ainsi l'écriture balzacienne comme un « exercice dionysiaque de la création », tendu entre dépense et spéculation perpétuelles. « Écrire c'est tenter par la Fiction d'éteindre la dette (et donc d'en contracter une autre plus vaste) ». Que devient cette question éminemment romanesque au XX^e siècle, quel nouveau jour prend-elle dans les temps de crise, pendant les guerres, ou durant les temps apparemment paisibles des Trente glorieuses ? Dans un parcours très ouvert et très libre, beaucoup d'autres histoires, d'autres aventures narratives pourront faire écho à la tension romanesque emblématisée par la destinée de Raphaël de Valentin.

1. Roland Barthes, « Vouloir nous brûle... », *Essais critiques*, p. 90 à 93, 1957, Paris, Seuil, 1964.